



N° 00/06 - Juin-Juillet 2000

Les Églises du Maghreb en l'An 2000

Document des évêques du Maghreb pour le nouveau millénaire

Se Comprendre avait fait paraître sous le N° 79/11 du 15/11/79 une lettre des évêques d'Afrique du Nord intitulée "Chrétiens au Maghreb : le sens de nos rencontres". Lors de leur dernière assemblée à Malte en novembre 1999, les membres de la Conférence épiscopale régionale du Nord de l'Afrique (CERNA) ont adopté un document de synthèse de leurs précédentes déclarations à l'aube d'un temps nouveau. Édité par l'archevêché d'Alger en janvier dernier, il comporte en annexe des textes historiques et des témoignages. On ne trouvera ici que le texte des évêques de la CERNA¹.

« Comprendre ce qui se passe »

L'expression provient du discours de Pierre au matin de Pentecôte : « Hommes de Judée, et vous tous qui résidez à Jérusalem, comprenez bien ce qui se passe et prêtez l'oreille à mes paroles » (Ac 2, 14 - traduction de la TOB). Un événement surprenant vient d'arriver. Chacun doit prendre position. Ceux qui savent ont déjà une explication toute faite mais ils annulent la signification de l'événement : « Ils sont pleins de vin doux ». Pierre s'adresse à ceux qui cherchent le sens de ce qu'ils viennent de vivre : « Qu'est-ce que cela veut dire ? ». Il propose une interprétation en s'appuyant sur l'Écriture, c'est-à-dire sur sa tradition religieuse. Si on jette un regard sur la dernière moitié du XXe siècle, deux événements ont marqué les pays et les Églises du Maghreb. L'un est la décolonisation. Tous nos pays ont accédé à l'indépendance dans les années cinquante-soixante. Cela représente un événement considérable dans l'histoire. L'échiquier mondial en a été bouleversé ainsi que la structure de nos sociétés. Toute une vision du monde a été remise en cause. L'autre concerne davantage l'Église catholique. Le Concile Vatican II s'est officiellement déroulé du 11 octobre 1962 au 8 décembre 1965. Mais l'immédiate phase préparatoire avait débuté en 1959. La convocation du Concile répondait à une aspiration venue d'un peu partout. Le Concile pouvait, d'une certaine manière, apparaître comme l'aboutissement de courants qui traversaient l'Église depuis longtemps. Pour faire bref, on peut les résumer dans une formule qui fera florès : « Présence au monde ». C'est donc à la lumière de l'Écriture et des enseignements de Vatican II que les Églises du Maghreb ont cherché à comprendre l'évolution de leurs pays et à se comprendre elles-mêmes dans cette histoire qu'il leur est donnée de vivre.

Certes, depuis ce temps-là, d'autres événements ont marqué l'histoire. Au moins deux apparaissent importants. Ils ne sont d'ailleurs pas sans rapport l'un avec l'autre. En 1989, l'effondrement des pays socialistes a provoqué ou accéléré le phénomène de mondialisation avec ses

¹ Ce texte original français du Secrétariat de la Conférence des évêques du Maghreb a paru dans **La documentation catholique** N° 2221 du 5/03/2000 - L'Église dans le monde, page 230.

aspects positifs mais aussi négatifs. Parallèlement, on a vu la montée d'un islamisme radical dont un des points de cristallisation fut, en janvier 1991, la guerre du Golfe avec ses prolongements actuels. Il nous faut aussi prendre en compte ces deux événements et leurs suites pour comprendre tant soit peu notre situation à la fin de ce siècle. L'avenir de l'Église dans nos pays est une de nos préoccupations majeures. Mais au-delà des décisions pratiques nécessaires ne faut-il pas s'interroger sur la figure de l'Église qui se dessine à partir du vécu de ces quarante ou cinquante dernières années ? Le nouveau visage que présentent nos Églises est-il seulement dû aux événements ? Ou a-t-il un enracinement biblique qui le fait porteur d'avenir ? À la fin de ce millénaire, nous voudrions, donc, prendre conscience du chemin parcouru, en essayant de comprendre ce qui s'est passé au cours du demi-siècle écoulé. Cela nous aidera à esquisser une perspective d'avenir. Il est vrai que nous n'avons pas à définir ce que sera l'avenir car il n'appartient qu'à Dieu. Mais nous croyons que Dieu réalise son dessein d'amour dans l'histoire humaine. Cette histoire prend pour chacune de nos Églises, la coloration du chemin parcouru avec le peuple qui l'accueille. Un regard sur le passé nous aidera donc à discerner les lignes de force de cette histoire commune. L'analyse de la situation actuelle nous permettra de mieux comprendre et donc, d'accueillir les appels que le Seigneur nous adresse à travers cette histoire. À partir de là et des Écritures, nous tâcherons de proposer telle ou telle figure d'Église qui correspond à notre situation et qui donc l'éclaire à la lumière de la Parole de Dieu².

I. UN REGARD VERS LE PASSÉ

Ce regard a la forme d'une relecture du passé. Pour ce faire, nous prendrons appui sur deux séries de documents. La première comprend les divers textes publiés par la CERNA (voir références en notes. NDLR), qui a pris naissance après le Concile ; la seconde comprend les adresses que le Pape nous a faites soit au cours des visites ad limina, soit lors de ses voyages dans la région (Maroc 1985, Tunisie 1996). Les textes de la CERNA sont de deux types : - Les uns abordent des problèmes concrets : Proche-Orient, émigration, développement... Ces textes sont en général des prises de positions circonstanciées. Ils sont assez courts. - Les autres sont davantage des textes de réflexion. Ils traitent de la situation de nos Églises et des problèmes posés à elles par l'évolution de nos pays. Ils sont plus longs que les précédents. Le plus important est celui du 4 mai 1979, intitulé : Le sens de nos rencontres. L'analyse des textes pontificaux montre l'harmonie qui existe entre nos préoccupations et celles de l'Église universelle. Le Pape nous a vraiment accompagnés et confortés dans l'expérience particulière que nous vivons. « Il a affermi ses frères » (Lc 22, 33). Mais avant d'aborder plus directement le demi-siècle écoulé, nous ne croyons pas inutile de nous attarder un peu sur l'histoire antérieure.

1. L'histoire ancienne

Enracinés dans une histoire

1.1. Les liens entre l'Église et les peuples du Maghreb sont anciens. Ils remontent aux origines du christianisme. Le Nouveau Testament mentionne la présence de juifs venant de Cyrénaïque. « Simon de Cyrène, le père d'Alexandre et de Rufus » (Mc 15, 21) aide Jésus à porter sa croix. Et le jour de la Pentecôte, des gens venant « de cette partie de la Libye qui est proche de Cyrène » (Ac 2, 10) étaient présents à Jérusalem pour entendre le discours de Pierre. Ailleurs, les premiers témoins de l'Évangile qui nous soient connus, sont les martyrs scillitains en 180. Cela suppose l'existence d'une Église assez conséquente pour attirer l'attention des autorités au point de les inquiéter. L'origine de cette Église est mal connue. Cependant, là comme ailleurs, le premier support de son extension fut sans doute les communautés juives de la diaspora. Les premières ont fait leur apparition au Maghreb après la chute du premier Temple, soit en 587 avant notre ère. On peut faire remonter à cette date les premiers contacts entre ce que nous appelons l'histoire sainte et les peuples du Maghreb. Ces pays ont

² « Nous prions l'Esprit-Saint, auteur de toute initiative apostolique, qu'il nous donne ainsi d'étape en étape l'audace évangélique et le courage d'inventer ce qu'exigera la nouveauté des situations ». (CERNA, Réflexions sur les situations nouvelles - 17 juin 1977).

donné à l'Église les premiers Pères latins, ces « lumières de l'Église catholique » selon un mot de Paul VI : Tertullien, Cyprien et, un peu plus tard, Augustin, sans oublier d'autres personnages moins célèbres. On peut rappeler aussi que l'Afrique du Nord a donné trois papes à l'Église : Victor, Miltiade et Gélase. Il est, d'ailleurs, rare que Jean-Paul II ne mentionne pas, au moins par allusion, les premiers témoins de la foi sur la terre d'Afrique. Il nous a même dit en confidence que le recueillement à Carthage sur le lieu du martyr de Félicité et Perpétue fut le moment le plus émouvant de son voyage en Tunisie. Cette insistance n'est pas une figure de rhétorique ; elle veut souligner l'origine d'une histoire commune entre l'Église et les peuples de la région, histoire dont nous sommes les héritiers plus ou moins fidèles.

Une histoire qui a ses ambiguïtés

1.2. Depuis ces temps lointains, cette histoire commune a subi de nombreuses vicissitudes. L'Église instituée a pratiquement disparu au XII^e siècle, avec l'arrivée des Almohades. Les derniers évêques connus sont Cyriacus de Carthage et Servandus de Béjaïa. Pourtant, même après cet effacement de l'Église officielle, l'Évangile n'a jamais manqué de témoins dans cette partie du monde. Ceux-ci furent la plupart du temps anonymes : diplomates, religieux (Franciscains et Dominicains), marchands, esclaves, mercenaires... De grands noms en émergent, comme ceux de François d'Assise, Raymond Lulle, Vincent de Paul³. L'expansion européenne du XIX^e siècle a inauguré une étape différente. Une nouvelle forme d'Église instituée, davantage calquée sur les Églises européennes, est apparue dans nos régions. Deux mondes culturels et religieux s'étaient séparés ; ils avaient évolué différemment depuis quelques siècles et ils s'étaient souvent affrontés, parfois même durement. De nouveau, ils sont remis en présence l'un de l'autre et ce, dans une plus grande proximité. Cette cohabitation, plus ou moins imposée, n'a pas d'emblée suscité une meilleure compréhension entre eux. Trop d'ambiguïtés persistaient. Nous voudrions en signaler deux. L'expansion européenne avait de multiples motivations : démographique, économique, politique, civilisationnelle, religieuse... Il n'est pas facile d'en faire le partage dans le cœur des personnes. L'Église s'est trouvée, plus ou moins malgré elle, liée à toutes ces causes. En tout cas, elle a souvent été perçue comme un agent de la colonisation comme l'exprime la formule célèbre des trois « m » : le militaire, le marchand, le missionnaire. De plus, la théologie courante de l'époque ne s'est pas toujours montrée à la hauteur de la nouvelle situation. Certains ont importé des pratiques habituelles en Europe sans se rendre compte que cela heurtait la conscience des habitants du pays. En fait, la réflexion théologique n'était pas toujours attentive à reconnaître les valeurs humaines et religieuses présentes dans les autres religions. Le « dialogue » prenait trop souvent une tournure polémique et apologétique. Cependant, de sérieux efforts de compréhension et de rapprochements ont été faits. On peut citer les noms du cardinal Lavignerie, du P. Lerchundi et du P. de Foucauld, du P. Peyriguère. Il ne faut pas non plus oublier les multiples amitiés personnelles qui, durant cette période, se sont nouées entre personnes de communautés différentes. Mais d'une part, ces efforts furent souvent ceux de personnes isolées et, d'autre part, les rapports sociaux étaient par trop inégaux pour qu'une véritable société pluraliste, respectueuse des personnes et des communautés, puisse voir le jour. Là aussi, l'histoire a montré ses ambiguïtés avec ses beautés mais aussi ses faiblesses et ses laideurs. Elle a laissé dans les imaginaires collectifs des traces dont il n'est pas facile de se déprendre. Nous avons, les uns et les autres, à surmonter les incompréhensions qui peuvent en résulter⁴.

³ « (Les religieux qui) par inspiration divine voudront se rendre chez les Sarrasins et autres infidèles, qu'ils y aillent avec la permission de leur ministre et serviteur... Les frères peuvent ensuite promouvoir avec les infidèles des rapports spirituels de deux façons différentes : la première est qu'ils ne fassent ni litige ni dispute, mais qu'ils soient soumis par amour de Dieu à toute créature humaine et qu'ils confessent qu'ils sont chrétiens. Quant à l'autre façon, lorsqu'ils verront que cela plaît au Seigneur, qu'ils annoncent la Parole de Dieu. » (Règle de saint François, 12, 16).

⁴ Vivre dans le respect mutuel : Il semble que notre rencontre avec nos frères de l'islam au Maghreb doit placer au premier rang de nos objectifs le rétablissement de la confiance entre des hommes que l'Histoire a trop longtemps opposés les uns aux autres. Le respect des personnes est une des expressions les plus fondamentales de l'amour évangélique. Il ne peut s'épanouir que sur le terrain d'une véritable humilité. Le respect réciproque conduit aux engagements à prendre ensemble dans toutes les tâches qui font grandir l'homme. Il n'y aurait pas de fidélité à l'Évangile pour les disciples de Jésus s'ils prenaient leur parti de ce qui

Réflexions

1.3. Ce rapide survol historique n'avait pas pour but de présenter un résumé même succinct de l'histoire de l'Église au Maghreb. Pour cela, nous renvoyons aux livres déjà publiés. Notre intention est de faire prendre conscience que, sur cette terre maghrébine, il y a une continuité entre l'Église des origines et nos Églises actuelles. Cette continuité n'est pas seulement celles des faits historiques. Peu ou prou, quelles que soient les circonstances, des chrétiens ont toujours été présents parmi les peuples du Maghreb et ont fait route avec eux. Notre conviction est la suivante : à travers ses hauts et ses bas, et malgré des éclipses parfois prolongées, cette histoire commune de l'Église avec les peuples du Maghreb est le lieu où se tissent des liens de solidarité et de fraternité, les prémices du Royaume de Dieu qui vient à la rencontre de l'humanité. Nous reconnaissons néanmoins que cette histoire a ses ambiguïtés. Nous en avons signalé quelques-unes. Elles n'ont pas facilité des rapports de confiance et elles ont même suscité parfois la méfiance. Au seuil du troisième millénaire, Jean-Paul II invite l'Église à une purification de la mémoire. Dans cette perspective, nous reconnaissons que l'Église a participé aux ambiguïtés de cette histoire. Ses actions ou ses prises de position ont pu, parfois, empêcher une meilleure compréhension entre les hommes et les peuples de la Méditerranée. Certes, nous admirons toutes les vies, anonymes ou connues, données au service de l'Évangile au cours des siècles précédents. Tout en reconnaissant ce que nous devons à nos devanciers, nous regrettons, pour notre part, tous les malentendus, les maladroites et les faux jugements qui ont jalonné cette histoire. En cela nous sommes conduits par le même Esprit qui animait déjà saint Cyprien s'adressant à ses fidèles : « Dieu ne reçoit pas le sacrifice de l'homme qui vit dans la dissension. Il ordonne qu'on s'éloigne de l'autel pour se réconcilier d'abord avec son frère, afin que Dieu puisse agréer des prières présentées dans la paix » (Commentaire sur le Pater).

2. L'histoire récente

Cette histoire commence avec l'accès de nos pays à l'indépendance. Pour chacun d'eux la date diffère mais elles se situent toutes entre 1951 (Libye) et 1962 (Algérie). Comme les mouvements d'indépendance remontent à plus haut, nous prendrons pour simplifier comme point de départ l'année de l'indépendance de la Libye qui coïncide avec celle du début de la seconde moitié de ce siècle. Il est difficile de distinguer nettement les étapes d'une évolution aussi multiforme. Notre perspective est de chercher à comprendre celle de nos Églises à l'intérieur de l'histoire de nos pays. Le texte de la CERNA, paru en 1977 et intitulé *Situations nouvelles dans nos Églises*, marque bien une prise de conscience qui a fait date dans notre histoire commune. Lors de la guerre du Golfe en 1991, nous avons ressenti, presque viscéralement, la distance qui séparait nos pays d'origine et les pays qui nous accueillent. Si l'on prend en compte ces dates, on peut donc distinguer trois périodes dans cette histoire récente.

Nos pays naissent à l'indépendance (1951-1977)

2.1. Ce n'est pas le lieu de revenir sur les conflits plus ou moins durs et plus ou moins longs qui ont abouti à l'indépendance. Il faut néanmoins observer que ceux-ci s'inscrivaient dans un contexte mondial dont ils ont bouleversé l'équilibre. Jean XXIII a reconnu dans ce phénomène un « signe des temps ». Dans son Encyclique *Pacem in terris* (1963), il invitait les peuples « mieux pourvus » à aider les « nations en voie de développement ». Mais il soulignait avec insistance que « l'aide apportée à ces peuples ne peut s'accompagner d'aucun empiètement sur leur indépendance » et qu'ils « doivent d'ailleurs se sentir les principaux artisans et les premiers responsables de leur progrès économique et

dresse les hommes les uns contre les autres. La réconciliation passe par la reconnaissance réciproque car les oppositions prennent appui sur la méconnaissance mutuelle. Tout ce qui assure la venue du temps du partage et du respect consolide la réconciliation, fait advenir la paix et prépare l'unité (CERNA, Le sens de nos rencontres, p. 33 - 4 mai 1979).

social » (Pacem in terris, 123). Cet appel fut relayé par le Concile et amplifié par Paul VI dans son Encyclique *Populorum progressio*⁵.

Nos Églises se sont engagées résolument et sans arrière pensée dans cette perspective. Elles y avaient été préparées par des initiatives courageuses. Mgr Lefèvre au Maroc, Mgr Duval en Algérie, le P. Demeerseman en Tunisie, aidés par les « courants libéraux », ont cherché inlassablement à éclairer les consciences devant les drames engendrés par les guerres d'indépendance. Ils ont aussi eu constamment le souci d'ouvrir les mentalités à comprendre les évolutions en cours, à y consentir et à les accompagner avec amour et discrétion. La perspective du développement était d'autant plus facile à accepter que c'était celle de nos pays dans l'enthousiasme du début des indépendances. Ce n'est sans doute pas sans signification que la première déclaration officielle de la CERNA porte précisément sur ce document pontifical. Après avoir signalé les efforts accomplis par chacun de nos pays, le texte ajoute : « Ces espoirs et ces souffrances des quelques trente millions d'habitants du Maghreb, nous les partageons avec la plus vive sympathie ».

Durant cette période, les textes de la CERNA abordent des problèmes précis. Ils montrent nos préoccupations et où se trouvent nos sensibilités. Nous ressentons avec une acuité plus grande les problèmes du Moyen-Orient et notamment « le droit à l'existence du peuple palestinien ». Il est clair, en effet, que les tensions entre l'État d'Israël et les pays arabes ont eu des conséquences importantes sur les relations entre nos pays et l'Occident. Notre attention se porte également sur les échanges Nord-Sud, en abordant les deux problèmes qui nous concernent plus directement : la coopération et l'émigration. Nous prenons de plus en plus conscience de la dimension internationale des problèmes. D'ailleurs, un fait marquant de cette période fut le premier choc pétrolier et le discours du président Boumediène à l'ONU, le 1^{er} mai 1974 réclamant, au nom des pays non-alignés, un nouvel ordre économique international. Nous prenions conscience que les rapports entre les nations devaient changer totalement de perspective. Il fallait passer de la domination à une coopération librement consentie, d'un nationalisme étroit à une solidarité universelle.

Parallèlement à cette évolution de nos sociétés, nos Églises changeaient. Nous constatons une diminution et une diversification de nos communautés. Celles-ci devenaient plus internationales grâce à l'élargissement de la coopération. La présence de chrétiens d'autres pays nous obligeait à revoir certaines options pastorales et une tension se manifestait parfois chez certains entre « une vocation de plus grande proximité à leurs frères du Maghreb » et le service pastoral des chrétiens. Mais le temps de présence des chrétiens devenait aussi plus court. Dans l'un ou l'autre de nos pays, l'État prit en charge, peu à peu, nombre d'institutions d'Église (écoles, hôpitaux, dispensaires...). Dans ces pays, dépouillée de la plupart de ses institutions et des lieux de rencontre dont elle avait l'initiative, l'Église a fait le passage à un service plus humble et davantage ouvert aux réalités du pays. Elle en ressent une précarité plus grande mais, à la longue, cette situation humble et précaire nous rapproche de l'Évangile. Pour la plupart d'entre nous les chemins du dialogue interreligieux passent par les rencontres de la vie quotidienne.

Nos pays se tournent vers l'avenir (1978-1990)

2.2. L'euphorie des indépendances s'estompant, les difficultés du développement culturel, économique et social, s'avérèrent plus importantes que prévues. Certains obstacles étaient dus à la situation politique et économique mondiale. Finalement l'Occident absorba assez bien le choc pétrolier et l'arme du pétrole se retourna contre le Tiers-Monde, avec, entre autres, le problème de la dette extérieure. D'autres obstacles étaient dus à la situation inhérente à nos pays comme l'absence d'une culture technique et d'un environnement industriels suffisants. D'autre part, nos pays ne firent pas le même choix de modèle de développement. En fait, aucun modèle ne s'avéra concluant. L'implosion

⁵ Collectivement nous devons apporter l'aide de nos techniques culturelles modernes au développement de ce qui est proprement marocain. Nous avons le sentiment de donner beaucoup et d'apporter grandement. N'aurions-nous rien à recevoir du peuple, si riche par bien des côtés, au milieu duquel la Providence nous a appelés à vivre ? (Mgr A. Lefevre - Exigences de la présence chrétienne au Maroc - 15 février 1952).

des pays de l'Est déçut un grand nombre de gens qui avaient mis leurs espoirs dans le modèle de type socialiste. Au milieu de ces peuples se réclamant de l'islam, la place de nos Églises allait en s'amenuisant numériquement parlant. Pris dans la dynamique du développement, nous n'avions pas toujours assez tenu compte de la composante religieuse de nos sociétés. Un certain renouveau de l'islam et notre existence minoritaire au milieu de peuples musulmans nous obligeaient à réfléchir sur les raisons profondes de notre présence parmi eux.

Dans un souci de loyauté, nous avons cherché à penser et à exprimer nos relations de manière acceptable par tous. Nous voulions respecter la tradition religieuse de nos amis tout en exprimant la place centrale que Jésus-Christ tient dans notre foi. Notre réflexion s'orienta sur deux pistes : la vocation commune à tous et la dimension universelle du mystère du Christ. Toutes les personnes ont une même vocation fondamentale ; elle est « un appel à la croissance en humanité » dont l'étape ultime est la rencontre avec Dieu. Mais « la croissance des individus ne se sépare pas de leur croissance collective » et donc de leur environnement culturel et religieux. « Jésus-Christ est le premier homme qui ait réalisé pleinement sa vocation religieuse pour que tout homme réalise aussi la sienne en lui et par lui ». L'Incarnation du Verbe a une dimension universelle et elle se déploie à travers l'histoire jusqu'à la fin des temps. Cette dimension se manifeste par l'Esprit Saint dont « l'action se situe au sein même de tout dynamisme humain conforme à la vraie vocation de l'homme » et dont les fruits peuvent être reconnus par tous : « les valeurs de justice, de vérité, de liberté, de paix et d'amour ». La présence du Verbe dans l'histoire est signifiée par l'Église, « sacrement universel du salut », c'est-à-dire le signe visible et efficace d'un dessein de Dieu qui concerne chaque homme et l'humanité toute entière. Nous retrouvons ainsi la grande tradition patristique selon laquelle le Verbe est présent à l'histoire humaine dès son commencement. Lors des rencontres que nous avons eues avec lui, au cours de cette période, Jean-Paul II a repris et développé tous ces thèmes. Il a insisté sur le dialogue avec les musulmans dont les deux mots clefs seraient : ouverture et fidélité. Ce dialogue doit être constructif, patient et désintéressé, animé par la gratuité de l'amour⁶.

Pour éviter tout syncrétisme réducteur, le dialogue demande à ce que nous soyons enracinés dans notre foi. Le respect même de la liberté de conscience exige qu'il soit mutuel, nous nous le devons les uns aux autres. Le discours de Casablanca présente d'ailleurs un modèle de l'idée que Jean-Paul II se fait du dialogue. Se présentant comme « croyant » devant les jeunes réunis au stade, il va très loin dans la reconnaissance de nos ressemblances tout en affirmant nettement nos différences. Le discours est aussi un appel à travailler ensemble pour promouvoir la dignité de l'homme et le respect de ses droits. Il est sous-tendu par une vision de l'humanité appelée à refaire son unité. La journée d'Assise du 27 octobre 1986 eut lieu au cours de cette période. À la surprise générale, le Pape avait invité les représentants de toutes les religions du monde à prier pour la paix. La journée fut une réussite. Une des raisons en fut certainement que chaque groupe religieux fut respecté tel qu'il était selon la formule : « Ensemble pour prier et non pas prier ensemble ». Pour la première fois, à l'initiative du successeur de Pierre, l'unité de l'humanité était signifiée à la face du monde. Cette démarche d'Assise - qui est une expression de la sacramentalité de l'Église - donne la pleine signification de ce que nous cherchions à exprimer de notre vie et que Jean-Paul II a souvent confirmé⁷.

⁶ « Chrétiens et musulmans, nous avons beaucoup de choses en commun, comme croyants et comme hommes. Nous vivons dans le même monde, marqué par de nombreux signes d'espérance, mais aussi par de multiples signes d'angoisse. Abraham est pour nous un même modèle de foi en Dieu, de soumission à sa volonté et de confiance en sa bonté. Nous croyons au même Dieu, le Dieu unique, le Dieu vivant, le Dieu qui crée les mondes et porte ses créatures à leur perfection... La loyauté exige aussi que nous reconnaissons et respectons nos différences. La plus fondamentale est évidemment le regard que nous portons sur la personne et l'oeuvre de Jésus de Nazareth. Vous savez que, pour les chrétiens, ce Jésus les fait entrer dans une connaissance intime du mystère de Dieu et dans une communion filiale à ses dons, si bien qu'ils le reconnaissent et le proclament Seigneur et Sauveur. Ce sont là des différences importantes que nous pouvons accepter avec humilité et respect, dans la tolérance mutuelle ; il y a là un mystère sur lequel Dieu nous éclairera, un jour, j'en suis certain » (Jean-Paul II - Discours de Casablanca, 1985) [DC 1985, n. 1903, p. 942-946. NDLR].

⁷ « En cette journée, en effet, et dans la prière qui en était le motif et l'unique contenu, semblait s'exprimer pour un instant, même de manière visible, l'unité cachée mais radicale que le Verbe divin, "dans lequel tout a

Nos pays dans le concert des nations (1991-2000)

2.3. La guerre du Golfe éclata le 17 janvier 1991 dans un environnement déjà marqué par l'avènement d'un État islamique en Iran (1979) et par la tension permanente entre l'État d'Israël et les pays arabes. Cela était prévisible depuis quelque temps. Malgré les efforts réitérés de nombreux acteurs internationaux, dont le Vatican, aucun accord ne put être trouvé entre des adversaires sûrs de leur bon droit et prêts à en découdre. L'implosion des pays de l'Est avait laissé libre cours aux États-Unis. Et la faillite des économies socialistes fit croire que le libéralisme économique était le seul modèle possible de développement. On se mit à parler d'un Nouvel Ordre Mondial. Cette expression ressemble à celle que le président Boumediene avait lancée en 1974. Mais, en fait, derrière elle se profilaient l'hégémonie d'une seule nation et, plus encore, celle d'acteurs internationaux sans visage. Il est hors de doute que la sécurité de l'approvisionnement en pétrole de l'Occident joua un rôle majeur dans ce conflit. Quelles qu'en soient les raisons objectives, voire légitimes, cette crise provoqua ou accentua une rupture. Les vieux schémas ressurgirent à la surface des mémoires collectives. Des antagonismes se durcirent : Nord/Sud, Orient/Occident, islam/christianisme... Et on s'aperçut que les mots de « guerre sainte » et de « croisade » que l'on croyait dépassés conservaient malheureusement leur impact dans l'imaginaire collectif. L'islamisme était actif depuis quelque temps en Tunisie et en Algérie. Mais cette guerre en augmenta la virulence. Par leur origine, la plupart des chrétiens au Maghreb appartiennent au monde occidental, par choix nous appartenons aux pays du Sud. Sans le vouloir, nos Églises se trouvaient ainsi sur quelques-unes des « lignes de fracture de l'humanité », selon une expression de notre frère Pierre Claverie. Cela renforça notre conviction que le dialogue interreligieux n'en était que plus urgent.

De fait, les nations deviennent de plus en plus interdépendantes les unes des autres. Il est souhaitable de penser cette interdépendance en termes de solidarité et non d'antagonismes. La situation géographique de nos pays fait que de nombreux liens économiques, politiques, sociaux et surtout humains se sont tissés entre les deux rives de la Méditerranée occidentale. Il nous faut les prendre en compte pour l'avenir de la paix dans cette région. Dans une perspective de compréhension mutuelle nous avons rédigé **Le Livre de la Foi**. Notre souci et notre but étaient de dépasser les polémiques, de dissiper les malentendus et les confusions pour aborder la rencontre avec les musulmans dans un climat de vérité et de sérénité. Lors de son voyage à Tunis, Jean-Paul II a repris nombre de ces thèmes. Dans toutes ses interventions, notamment dans celle prononcée au Palais de Carthage devant les personnalités du monde culturel, politique et religieux, il a parlé des grandes figures du christianisme africain. Aux noms de Cyprien, de Tertullien et d'Augustin il a ajouté celui d'Ibn Khaldoun. Cela montre l'importance qu'il attache à la collaboration internationale et régionale mais aussi aux échanges culturels. Dans la vision d'une humanité à la recherche de son unité, ces échanges sont autant de ponts établis entre les cultures et les religions. Ils sont des facteurs de paix⁸.

Réflexions

2.4. Cette grille de lecture d'un monde divisé mais à la recherche de son unité, éclaire les espoirs, les difficultés, les déceptions voire les échecs rencontrés au cours de ces cinquante dernières années. À la période des indépendances, au moment où tous étaient tournés vers le développement économique et la construction du pays, le dialogue apparaissait plus facile. Le sentiment de travailler à une oeuvre commune et dynamisante gommait les différences ou du moins les passait sous silence. Lorsque l'enthousiasme des indépendances fut retombé, on arriva à une vue plus réaliste. En tout cas, les différences apparurent plus irréductibles qu'elles ne semblaient à première vue. Cela n'empêcha pas

été créé et dans lequel tout subsiste" (Col 1, 16 ; Jn 1, 3), a établie entre les hommes et les femmes de ce monde... » (Jean-Paul II - Discours à la Curie Romaine du 22 décembre 1986) [DC 1987, n. 1933, p. 133-136. NDLR].

⁸ « En Dieu nous avons notre origine et en lui notre destinée commune. Entre ces deux pôles, nous sommes sur la route de l'histoire où nous devons cheminer fraternellement dans un esprit d'entraide, afin d'atteindre la fin transcendante que Dieu a établie pour nous » (Jean-Paul II - Discours à Carthage, 1996) [DC 1996, n. 2138, p. 457-459. NDLR].

que des amitiés solides se soient nouées, au contraire, et même que des dialogues profonds eurent lieu. Mais la plupart de ces contacts demeurèrent à des niveaux personnels ou en tout cas restreints. La petitesse même de nos communautés fit que nos relations étaient plus interpersonnelles qu'intercommunautaires. Cela ne veut pas dire qu'elles soient de moindre valeur mais il faut reconnaître que ces deux types de relations ne sont pas du même ordre. Les réactions à la guerre du Golfe nous firent davantage prendre conscience que les deux rives de la Méditerranée appartiennent à des cultures différentes et que leurs lectures de l'histoire étaient loin d'être identiques. Certes, grâce à de nombreux contacts et aussi à d'heureuses initiatives, le pire fut évité. Mais nos Églises ressentirent fortement à quel point, elles se trouvaient, sans l'avoir cherché, sur des « lignes de fracture de l'humanité ».

Sans sombrer ni dans l'idéologie de la fin de l'histoire, ni dans celle du choc des civilisations, on peut dire que deux universalismes se trouvaient face à face. Ils ont la caractéristique commune d'être des universalismes de l'espace. Nous entendons par là, des universalismes qui pensent se réaliser en occupant tout l'espace mondial. L'un prend davantage ses inspirations dans ses sources passées. L'humanité ne pourra trouver la paix qu'en retrouvant une pureté originelle qui, en fait, n'a jamais existé. L'autre est tourné vers l'avenir. Il cherche à construire un Nouvel Ordre Mondial dont le moteur est essentiellement économique voire même financier, mais dont les conséquences culturelles et sociales sont très importantes. Il apparaît comme la réalisation moderne de la tour de Babel. C'est sur ces lignes de fracture que nos Églises, malgré leur petitesse, sont appelées à devenir signes d'espérance. Nous sommes, en effet, les disciples de Celui qui, venu partager notre histoire, a inscrit son Règne dans l'espace mais qui, en même temps, en a renvoyé la réalisation à la fin des siècles.

II. LA SITUATION PRÉSENTE

En développant davantage quelques-uns des thèmes mentionnés ci-dessus, nous ne cherchons pas à présenter un tableau complet de la situation de nos pays. Nous nous proposons seulement de voir comment ils sont traversés, eux-aussi, par les courants du monde actuel qui ont pour nom : mondialisation, islamisme, pluralisme. Nous essayerons aussi de voir comment nos Églises se situent dans cet univers.

La mondialisation

1. On a déjà signalé que l'idée d'un « nouvel ordre mondial » avait été lancé au moment de la première guerre du Golfe en 1991. En fait, l'expression a laissé place à une autre plus pragmatique : mondialisation ou globalisation. Un tel glissement de vocabulaire a un sens. La mondialisation est plus un processus qu'une idéologie. Ce phénomène s'enracine loin dans l'histoire. De tout temps, les hommes ont cherché à élargir leur horizon : échanges commerciaux et culturels mais aussi soit d'aventures et de conquêtes. On peut ajouter à ces motifs d'autres plus spécifiquement religieux. L'aventure missionnaire du christianisme et les conquêtes arabo-musulmanes ont fortement contribué à une certaine unification du monde.

Le développement des techniques, en particulier des moyens de communications, a accéléré le phénomène. Il a permis à l'Europe de partir à la découverte du monde et il a favorisé son expansion au XIXe siècle. La globalisation a maintenant atteint une dimension planétaire. C'est une réalité à laquelle nul ne peut se soustraire. C'est un phénomène complexe et ambigu dont l'analyse dépasse le cadre de notre propos. Nous pouvons cependant faire deux remarques. Depuis l'échec des économies de type socialiste, l'économie de marché, sous différentes formes, se présente comme la seule qui soit viable. La mondialisation se construit en grande partie autour d'elle. Nous vivons, en tout cas, dans un monde où la place de l'économie est prépondérante. L'interdépendance des pays entre eux est de plus en plus prégnante. Elle est renforcée par l'influence d'organismes internationaux comme le FMI ou la Banque mondiale. On sait le rôle que ces deux organismes jouent particulièrement, vis-à-vis des pays alourdis, voire écrasés, par le poids de leur dette extérieure. Cette interdépendance est aussi renforcée par la rapidité avec laquelle les capitaux peuvent circuler d'un bout à l'autre de la planète. Laisée à sa propre

logique, la globalisation de l'économie de marché ne prend pas en compte les personnes. Elle ressemble fort à l'aventure décrite dans le récit de la tour de Babel. Partant d'une activité économique et passant de là à une activité politique puis à une idéologie qui justifie le tout, l'humanité d'alors a construit un monde invivable. Mais la mondialisation a aussi ses aspects positifs. Elle correspond à une aspiration des hommes à l'unité. Là aussi, les organisations internationales comme l'ONU, l'UNESCO, la FAO... jouent un rôle important malgré leurs limites et leurs déboires. Il ne faut pas oublier, non plus, la référence aux droits de l'homme qui tient tant de place dans nombre de discours. Même s'ils ne sont pas toujours respectés, leur Charte demeure comme un appel à la conscience de l'humanité. Et la récente instauration d'un Tribunal Pénal International marque un pas de plus dans cette prise de conscience. De ce point de vue, on peut considérer la mondialisation comme une étape dans la marche d'une humanité à la recherche de son unité. La mondialisation prise dans son ensemble apparaît alors comme une certaine réalisation de l'unité et de l'universalité auxquelles l'humanité aspire. Le primat trop souvent accordé à l'économie et à l'argent risque d'en faire un universalisme de l'espace fermé sur lui-même. Pourtant la référence aux droits de l'homme demeure comme l'inscription dans l'histoire d'une transcendance qui laisse une porte ouverte sur l'avenir. Néanmoins un tel bouleversement dans l'évolution d'un monde disparate ne va pas sans créer des tensions.

L'émergence de l'islamisme

2. La personnalité de chaque pays du Maghreb a été forgée par les diverses influences qu'ils ont subies au cours des âges, par la manière dont s'est fait leur unité et aussi par les traces que l'histoire des deux derniers siècles a laissées. Chaque pays a une histoire différente. Néanmoins, on peut reconnaître que, au moins en ce qui concerne l'histoire de ce dernier demi-siècle, deux axes sous-tendent leur philosophie politique : un nationalisme d'autant plus farouche que l'indépendance fut chèrement acquise ; l'islam qui a contribué à cimenter au cours des siècles des sociétés fortement marquées par une structure tribale. Dans la période qui suivit les indépendances, la référence nationaliste fut davantage mise en avant que l'islam. Ce fut un temps d'effervescence où de nombreux espoirs surgirent. L'ardeur pour les tâches de développement amenait à penser que nos pays atteindraient un niveau de vie appréciable. L'ampleur de mouvements issus des pays du Tiers-Monde (Conférence de Bandung en 1955, Pays non-alignés...) laissait espérer que chacun d'eux aurait sa place reconnue dans le concert des nations. L'antagonisme Est-Ouest permettait également à ces pays de jouer habilement entre les deux camps. Cela ne veut pas dire que l'islam ne demeurait pas vivant au sein de nos sociétés. Le panarabisme ambiant favorisait d'ailleurs le sentiment d'appartenance à la nation arabe et à l'Oumma. Peu à peu le nationalisme, le développement, le tiers-mondisme montrèrent leurs limites. Les désillusions furent grandes ; elles furent à la mesure même des espoirs suscités ou des illusions entretenues. Pour beaucoup, l'islam politique, sous le nom d'islamisme, apparut comme la seule alternative possible et crédible. Au moment de l'effondrement du bloc socialiste, la mondialisation apparut comme la porte ouverte à l'hégémonie d'une seule puissance. À l'échelon international, l'islamisme représente pour beaucoup la seule force d'opposition à l'impérialisme. Certes l'islamisme existait bien avant 1989 (Ibn Taymiya, les Almohades, le Wahhabisme...) ; et au cours de ce siècle, il a pris forme dans l'idéologie des Frères musulmans. Il représente une tendance de l'islam - voire de tout universalisme - à s'assurer de la main mise de l'espace. En ce sens il est, lui aussi, un universalisme de l'espace. Il faut reconnaître d'autre part que le mouvement missionnaire chrétien, qui a été favorisé par l'expansion européenne de ces derniers siècles, relève, en partie de la même problématique. Les bouleversements provoqués par la mondialisation ont fortement ravivé les réflexes identitaires. Ces derniers font souvent appel à un âge d'or mythique qui n'a jamais, en fait, existé. Faisons cependant deux remarques :

- Nombre de musulmans ne se reconnaissent pas dans l'islamisme, surtout lorsque celui-ci conduit à une violence invraisemblable. Davantage sensibles à la dimension religieuse et mystique de l'islam, ils sont, par le fait même, inclinés au respect des personnes.

- L'ampleur du phénomène islamiste varie selon les pays et la pratique politique de leur gouvernement.

Un monde pluraliste

3. Le monde qui s'annonce à l'aube du XXI^e siècle est un monde pluraliste. Les sociétés sont traversées par les courants de pensée les plus divers. Cela est aussi un effet de la mondialisation. Les satellites de télévision et Internet se moquent des frontières terrestres et des censures imposées par les gouvernements. Aucune société ne peut vivre complètement repliée sur elle-même. Quelques îlots indépendants subsisteront, peut-être, ça et là, mais ils n'auront pas grand poids sur la marche du monde. Et tôt ou tard, ils seront pris dans le mouvement d'ensemble. Bien ou mal, toutes les idées peuvent théoriquement être mises à tout moment à la portée de tous. Devant une telle situation, l'époque où la religion était le ciment principal d'une société semble révolue. Certes, toutes les sociétés n'en sont pas au même point mais la question se pose à toutes. Les sociétés maghrébines n'échappent pas à la règle. Elles sont prises dans ce phénomène mondial. Celui-ci est d'ailleurs une des causes de la crise qu'elles traversent. Ce n'est pas sans raison que les islamistes ont voulu supprimer les paraboles de télévision. Ils en avaient bien perçu l'enjeu. Le problème de toute société sera alors de retrouver un principe d'unité et d'assurer la paix civile dans le respect de chacun.

À vrai dire, la question du pluralisme n'est pas nouvelle dans les sociétés maghrébines. Celles-ci ont des origines berbères et des références arabo-musulmanes. La présence juive imposait, de fait, la reconnaissance d'un certain pluralisme. Il était basé sur le principe d'une appartenance communautaire des personnes. Mais à l'heure actuelle, le problème se pose autrement. La scolarisation permet à l'individu de prendre davantage conscience de lui-même. Elle lui donne aussi les moyens de subvenir lui-même à ses besoins et donc d'être plus autonome. L'individu n'est plus obligé de se penser uniquement comme le membre d'un groupe. De plus, la trilogie musulmans-juifs-chrétiens ne reflète plus exactement la composition de la société. Certes, cette trilogie est encore couramment utilisée mais elle perd de sa pertinence. Le brassage des idées et des populations a eu une telle influence que certains peuvent se prétendre agnostiques, athées, marxistes, laïcs... Ils demeurent imprégnés de la civilisation musulmane dans laquelle ils sont nés et ils vivent mais ce n'est plus leur unique référence ni même parfois leur référence principale. Il faudra bien reconnaître une place dans la société à toute personne. Dans le monde qui se profile à l'horizon, les personnes pourront de moins en moins se définir par l'appartenance à un seul groupe, surtout religieux : musulman, chrétien ou autre. Elles auront de multiples appartenances, celles-ci pouvant d'ailleurs évoluer au gré de leur histoire personnelle ou communautaire.

La diversité de nos Églises

4. La situation que nous venons rapidement de décrire s'applique à l'ensemble de nos Églises. Il faut néanmoins tenir compte de leur diversité. Nous voudrions en évoquer rapidement quelques traits. Chaque pays du Maghreb a, en fait, une histoire différente. Au cours des siècles, chacun a évolué au gré des empires ou des dynasties qui se sont succédés sur son sol. Déjà dans l'Antiquité, la diffusion du christianisme s'est faite selon la place et l'importance de la domination romaine. Chaque pays a eu une position différente par rapport à l'empire ottoman. Plus récemment on peut noter que l'influence de l'ancien colonisateur a joué, ainsi que la durée ou l'âpreté de la lutte pour l'indépendance.

Dans leur texture actuelle, nos Églises restent, en partie, marquée par les pays de l'Europe du Sud dont elles sont issues. Chacune d'elles, cependant, est tributaire du pays qui l'accueille. Quoique toutes fortement minoritaires, le pourcentage des chrétiens par rapport au nombre d'habitants varie beaucoup d'un pays à l'autre. C'est sans doute en Libye qu'il est le plus élevé. Il en va de même de la composition des communautés chrétiennes. Partout les laïcs sont d'origines très diverses, mais leur nationalité, et surtout leur nombre, dépend de l'ampleur de la « coopération » ou de ce que l'on met sous ce mot. Des chrétiens ont lié leur sort à celui du pays, soit par mariage, soit par naturalisation ou d'une autre manière. Ce nombre varie également d'un pays à l'autre⁹.

⁹ Nous rendons grâce au Seigneur de tout ce que ces rapports, œuvre des prêtres, des religieux, des religieuses et des laïcs, nous ont révélé de la qualité de vos efforts apostoliques : - Lucidité dans l'analyse des conditions

Dans un environnement marqué par une mondialisation accélérée, des réflexes identitaires très accusés et un pluralisme qui se cherche, nos Églises apparaissent à la fois comme un signe et comme un point de repère. Elles sont un signe qu'un pluralisme est possible dans les sociétés maghrébines et qu'au-delà d'une simple tolérance, un avenir commun est envisageable. C'est d'ailleurs ainsi qu'elles sont perçues par beaucoup. Notre simple présence, disent-ils, invite la société à ne pas se refermer sur elle-même. Elles peuvent même devenir pour certains un point de repère. Ceux-là, dans leur recherche personnelle, ont besoin d'une oreille attentive à leur propre questionnement et aussi d'une parole qui soit comme l'écho de leur parole intérieure. Des personnes viennent nous voir dans cette perspective. Nous les accueillons sans préjuger de ce que sera l'aboutissement de leur itinéraire personnel. Nous sommes d'abord au service du travail de l'Esprit dans le cœur des personnes que nous rencontrons.

III. VERS QUEL VISAGE D'ÉGLISE ?

Les évolutions culturelle, sociale, économique, politique, de nos pays n'ont pas été sans rejaillir sur nos Églises. D'une certaine manière nous avons cheminé ensemble durant ce demi-siècle. À mi-parcours du chemin, nous pressentions déjà qu'un nouveau visage d'Église se dessinait. Quelques traits de ce visage d'Église se sont manifestés peu à peu au cours des événements : fragilité, précarité, petitesse, proximité. Nous y étions attentifs mais nous voulions en même temps nous laisser convertir par l'Esprit. Nous avons essayé de voir quel éclairage l'Écriture donnait à notre situation particulière. De récentes études exégétiques nous ont aidés. Elles montrent, en effet, que les figures des communautés primitives sont plus variées que ne le laisse supposer le livre des Actes des Apôtres. L'Évangile quadriforme lui-même reflète la diversité des premières Églises. Deux situations paraissent éclairer particulièrement le visage de nos Églises : la période galiléenne de Jésus et la dispersion des communautés dans la primitive Église. Nous voudrions reprendre ces deux points pour les développer davantage.

« Une Église de la rencontre »

1. Même si le nombre de chrétiens varie selon nos pays, partout nous restons une petite minorité. De plus, la qualité d'étranger de la plupart d'entre nous nous oblige à garder une certaine réserve. Cela fait que, dans les pays du Maghreb, les rencontres personnelles, que ce soit au travail ou ailleurs, occupent une bonne partie de notre temps. Ce sont des relations humaines toutes simples, banales ou non, comme partout. Parmi elles, nous sentons bien que certaines prennent un sens particulier car elles nous dépassent. Elles sont différentes des autres. Cette différence nous interpelle et il faut chercher à la comprendre. Ces rencontres sont souvent l'objet de nos partages, de nos réflexions, parfois de nos difficultés mais aussi de notre joie. La place que ces rencontres tiennent dans nos vies nous fait penser à la période galiléenne de la vie de Jésus.

Au moment du Concile, et surtout depuis l'Encyclique *Pacem in terris*, l'expression « signes des temps » a fait florès. Elle est tirée de l'Évangile de Matthieu (Mt 16, 3). Mais l'Évangile de Luc utilise une autre expression qui éclaire mieux notre situation. Il parle du « temps où nous sommes » (Lc 12, 56). Une étude plus approfondie de cet Évangile montre que, de fait, Luc discerne plusieurs temps : Nazareth, Galilée, Samarie, Jérusalem, sans oublier ni « l'aujourd'hui du Royaume » ni « le

nouvelles de notre pastorale caractérisée de plus en plus par une ouverture désintéressée aux réalités de nos pays avec une intention particulière de présence auprès des déshérités, des malheureux et des pauvres. - Courage dans l'acceptation joyeuse des conditions de vie souvent difficiles de nos communautés, généralement très réduites quant au nombre, fréquemment éloignées les unes des autres, ne disposant plus, dans beaucoup de cas, des œuvres qui concrétisaient jusqu'ici une part notable des activités de l'Église, reconnaissant dans leur situation humble et précaire que leur assurance sur l'avenir ne repose que sur le Seigneur. - Volonté déterminée, dans la fidélité aux valeurs authentiques de la foi, de se laisser convertir par l'Esprit de Dieu qui anime et conduit tous les peuples et d'être à la recherche d'un nouveau visage d'Église pour un témoignage vivant et communautaire au Seigneur Jésus (CERNA, *Réflexions sur les nouvelles situations* - 11 juin 1977) [DC 1977, n. 1724, p. 679-681. NDLR.].

temps des païens ». Ces temps sont, de prime abord, chronologiques comme dans les autres synoptiques. Ils sont surtout théologiques, car chacun qualifie un mode de présence différent des autres.

Le temps de Nazareth, cher au P. de Foucauld, est celui d'un partage tout simple de la vie des hommes, allant parfois jusqu'à un enfouissement sans résultat apparent. Il est aussi celui où la révélation s'adresse secrètement à la conscience personnelle de quelqu'un : « Et sa mère gardait fidèlement toutes ces choses en son cœur » (Lc 2, 51). Il est également le temps où Jésus, peu à peu, fait corps avec ceux avec lesquels il vit et où il prend sa place dans la société. Cependant, lorsqu'il prononce la parole révélant le mystère qu'il porte en lui ses concitoyens ne peuvent pas « l'entendre ». Ils le connaissent trop pour le reconnaître. Cela apparaît nettement dans l'épisode de la synagogue de Nazareth que Luc place précisément au début de la vie publique de Jésus. Ce récit apporte un éclairage à la question que nous nous posons parfois sur la place de l'islam dans l'histoire du salut. Celui-ci est né dans un espace géographique et historique où le christianisme et le judaïsme avaient un certain rayonnement. L'islam a une connaissance partielle de Jésus qui lui permet de reconnaître en lui « le plus saint des prophètes ». Mais, en quelque sorte, il connaît trop « le fils de Marie » pour reconnaître en lui « l'envoyé du Père ». Reconnaissons que nous sommes logés à la même enseigne. Notre culture chrétienne (catéchisme, théologie, exégèse...) nous a fait connaître Jésus-Christ. Cependant l'image que nous avons de lui est parfois un obstacle pour accueillir simplement son mystère. Nous sommes, les uns et les autres, en marche vers le moment où « nous connaissons comme nous sommes connus » (1 Co 13, 12).

Ce temps de Nazareth débouche sur la période galiléenne qui se déroule surtout autour de Capharnaüm. Durant cette période, les rencontres de Jésus se font un peu au hasard des chemins. Elles provoquent des attitudes très différentes allant de l'hostilité déclarée à la reconnaissance. Beaucoup profitent de la puissance de vie qui émane de lui pour obtenir la guérison de leurs maux, sans pour autant pressentir son mystère. Certains de ses interlocuteurs, peu nombreux, découvrent sa personnalité. Ils réussissent à l'exprimer, peut-être maladroitement mais vraiment, avec leurs mots à eux. Ce ne sont pas les mots de la foi juive mais ceux de leur vie quotidienne. De cette rencontre jaillit un « aujourd'hui du Royaume » qui se manifeste par une guérison, le pardon des péchés, la réconciliation... Ces interlocuteurs ne font que traverser l'Évangile et personne ne sait ce qu'ils sont devenus par la suite. Ils ont vécu un instant du Royaume et leur vie en a été changée. Ils ont écrit une page d'Évangile qui a valeur d'éternité.

L'exemple le plus parlant est celui de la rencontre de Jésus avec le centurion romain. Dans l'Évangile de Luc, les deux hommes, que tout sépare, ne se sont même pas rencontrés physiquement. La parole du centurion va droit au cœur de Jésus qui se sent reconnu par lui. Pour ce faire, le centurion n'emploie ni les mots du vocabulaire religieux d'Israël, ni ceux de la foi chrétienne mais tout simplement les mots de son métier : « Car moi qui n'ai rang que de subalterne... » (Lc 7, 8). Chacun des deux hommes ayant été fidèle à ce qu'il était, une rencontre des esprits a lieu et elle se situe à une grande profondeur. La guérison semble donnée par surcroît, comme le fruit de la vérité de leur rencontre. Comme beaucoup d'autres, le centurion retourne après dans l'anonymat. Durant ce temps de Galilée, d'autres ont vécu une histoire commune avec Jésus. Au bout de quelques temps, ils ont reconnu en lui le Messie attendu et ils ont été capables de le lui dire avec les mots de la foi juive : « Tu es le Christ de Dieu » (Lc 9, 20). Les chemins de Galilée peuvent conduire à une confession de Césarée. Ainsi tel ou tel se sent parfois interpellé par l'Évangile et certains expriment le désir de rejoindre le groupe des disciples.

Souvent nos rencontres nous provoquent et nous aident à approfondir notre propre foi. Nous pensions connaître Jésus-Christ et nous le découvrons chaque jour davantage en croisant le chemin des autres. Le mystère du Verbe incarné nous dépassera toujours, mais il semble que Jésus lui-même a pris conscience des étapes de sa mission au cours de ses multiples rencontres. Comme tout homme, il a appris à se connaître par le regard des autres. Les rencontres de Jésus au cours de ce temps de Galilée éclairent, donc, singulièrement les nôtres. Elles en recourent l'éventail, des plus banales aux plus

profondes qui respectent la personnalité et le cheminement de chacun. À travers ces multiples rencontres, quelque chose de nouveau est en train de naître.

Une Église sacrement

2. Nous venons de souligner la portée de nos rencontres personnelles et leur signification. Ces personnes forment un corps qui s'appelle l'Église. Le visage actuel de nos Églises est très différent de celui qu'elles présentaient au moment des indépendances. Les Églises dont nous avons reçu l'Évangile étaient fortement structurées, leurs oeuvres étaient conséquentes. Elles formaient quasiment une société dans la société. Une notable partie de leur énergie étaient absorbées par des tâches intra-ecclésiales. Elles ressemblaient aux Églises de l'Europe du Sud dont elles étaient, pour une part, le prolongement.

Au lendemain des indépendances, le paysage s'est peu à peu modifié. La plupart des oeuvres ont été, progressivement, prises en charge par les nouveaux gouvernements. Le nombre de fidèles a diminué et, surtout, leurs origines se sont diversifiées et leur présence était en grande partie passagère. Cela était particulièrement vrai pour les coopérants, les travailleurs étrangers des grands chantiers ou les étudiants d'Afrique sub-saharienne. Le noyau plus permanent, composé de prêtres, de religieuses et de quelques laïcs ayant des liens particuliers avec nos pays, forment actuellement de toutes petites communautés. Celles-ci sont disséminées dans des diocèses dont le territoire est vaste. La plupart d'entre nous passent d'ailleurs la majeure partie de leur temps au service des habitants du pays. Les activités strictement ecclésiales sont réduites, encore que cela varie selon les diocèses. Les liens entre ces communautés dispersées sont souvent difficiles à cause des distances qui les séparent. De ce fait, le tissu ecclésial est distendu. Ces liens sont pourtant nécessaires et nos rencontres ecclésiales, bien que peu nombreuses, ont souvent une grande densité. Nous sommes, disons-nous, « une Église avec peu de fidèles mais pour un peuple ». Nous exprimons, ainsi, à notre manière, la vocation de toute Église particulière. Celle-ci est toujours à la jointure du projet de Dieu et de l'histoire, du peuple dans lequel elle est insérée.

À vrai dire, une telle situation d'Église n'est pas nouvelle. Les Églises dont nous parlent les écrits du Nouveau Testament étaient composées de petits noyaux de chrétiens dispersés et immergés dans les grandes villes de l'époque : Jérusalem, Antioche, Corinthe, Ephèse, Rome... Elles formaient un filet assez lâche par rapport aux structures de l'empire romain. Elles étaient, néanmoins, assez vivantes pour qu'on parle d'elles. Les chrétiens d'alors avaient conscience de vivre en étrangers parmi les hommes mais d'être unis entre eux car, malgré leur dispersion, ils étaient appelés par Dieu à être les témoins de la miséricorde du Père, révélée en Jésus-Christ. La première épître de Pierre reflète bien cette situation. Elle s'adresse « aux étrangers de la dispersion... élus selon la prescience de Dieu le Père » (1 P 1, 2), les appelant « race choisie, sacerdoce royal, nation sainte, le peuple qui appartient à Dieu... » (1 P 2, 9) ; l'auteur poursuit en écrivant : « Vous devez toujours être prêts à vous expliquer devant tous ceux qui vous demandent de rendre compte de l'espérance qui est en vous ; mais faites-le avec douceur et respect » (1 P 3,15-16).

Au Concile Vatican II, lorsque l'Église a réfléchi sur elle-même et sur sa mission universelle, elle a repris toutes ces expressions. Elle les a, pour ainsi dire, résumé en une seule : « Église-sacrement ». On la trouve tout au début de la Constitution dogmatique sur l'Église : « L'Église étant, dans le Christ, en quelque sorte le sacrement, c'est-à-dire à la fois le signe et le moyen de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain... » (Lumen gentium, 1).

Au cours des pages précédentes, nous avons signalé, ça et là, quelques-uns des traits de nos communautés qui pouvaient faire signe. Essayons de les résumer succinctement. Notre petitesse et la précarité de notre situation ne nous donnent pas une grande place dans nos sociétés. Mais par le fait même, ces deux éléments deviennent signe de la gratuité même de l'amour de Dieu pour nos peuples. Nos communautés plurinationales sont une image parlante de l'Église universelle. Notre service auprès des malades, des personnes âgées, des handicapés, en faveur de la promotion féminine... est un signe que toute personne a le droit au même respect et à la même justice. Bien sûr, dans toutes ces activités,

nous ne sommes pas seuls et souvent même nous recevons de nos partenaires maghrébins. Cela montre, d'une part, qu'un pluralisme est possible dans nos sociétés et, d'autre part, qu'à travers ces échanges, un avenir commun se dessine entre nous, signe d'une unité qui nous dépasse tous. En 1986, lors de notre visite ad limina, Jean-Paul II nous accueillant à sa table nous a dit, à peu près, ceci : « Au fond, vous vivez ce que le Concile dit de l'Église. Elle est un sacrement, c'est-à-dire un signe, et on ne demande pas à un signe de faire nombre ». Par cette réflexion quasi-spontanée, le Saint-Père a montré qu'il avait compris ce que nous vivions. De plus, il a fait le lien entre ce que nous lui avions partagé et l'affirmation conciliaire. Il a confirmé, ainsi, la vocation de nos Églises.

Cette vocation, nous l'avons souvent exprimée au Maghreb en prenant appui sur ce que Vatican II nous a enseigné sur le thème évangélique du Royaume ou du Règne de Dieu. Le Royaume est d'abord un don de Dieu. Nos vies et celles de nos communautés doivent en être le signe, le sacrement. Mais nous pouvons aussi reconnaître et accueillir les valeurs du Royaume que l'Esprit propose à toute conscience droite. Ainsi, la fidélité de l'Église au service du Royaume est faite à la fois du témoignage qu'elle donne, mais aussi de l'accueil, dans sa vie et dans sa prière, du don que Dieu fait aux autres. Le Royaume est communion dans le don de Dieu. Ce don dépasse toute frontière¹⁰.

CONCLUSION : ÉGLISE-FAMILLE DE DIEU

L'expression a été mise en relief par le Synode des évêques pour l'Afrique. L'Exhortation apostolique *Ecclesia in Africa* [DC 1995, n. 2133, p. 817-855. NDLR] la met explicitement en lien avec la notion « d'Église-sacrement » (n. 63). À titre de conclusion, essayons de découvrir quelques harmoniques de cette image avec la réflexion que nous avons menée. Nous avons commencé par évoquer rapidement l'histoire commune de nos Églises et des pays du Maghreb. Dans la mesure où l'Église est née de ce que nous appelons l'histoire sainte, cette histoire a une dimension antérieure à sa partie visible. Et, par l'islam, les peuples du Maghreb se rattachent à Abraham. Nous pouvons reconnaître en lui un ancêtre commun, même si la manière de s'y référer n'est pas la même. Pour nous, Abraham est celui « en la postérité duquel sont bénies toutes les familles de la terre » (Ac 3, 25). Une famille, au sens large du terme, représente d'abord une lignée, c'est-à-dire une histoire commune qui s'enracine dans un ancêtre commun et se poursuit au fil des générations.

Mais toute histoire a son ambiguïté. Au fur et à mesure qu'une famille s'agrandit, son histoire entraîne la dispersion de ses membres. Elle apporte son lot de solidarités mais aussi de séparations, voire de haines et de divisions, plus ou moins faciles à surmonter. Nous avons souligné quelques-unes des ambiguïtés de notre histoire commune. Pourtant la nostalgie de l'unité demeure au cœur de chacun. Nous avons alors évoqué succinctement les tensions de notre monde. Nous avons vu qu'il était pris entre une aspiration à l'unité souvent confondue avec une certaine uniformité et les réflexes identitaires des groupes qui le composent. Il apparaît quasi-impossible de construire un monde pluraliste à la fois unifié et respectueux de la personnalité de chacun. Il est quasi-impossible de construire un monde qui forme une seule famille humaine tout en étant composée de familles différentes. L'Évangile de Jean nous apprend que « Jésus est mort pour rassembler dans l'unité les enfants de Dieu dispersés » (Jn 11, 52). Le but de son oeuvre est de réaliser l'unité de la famille humaine. L'histoire particulière de l'Église et des peuples du Maghreb s'inscrit dans celle d'un monde divisé mais pourtant un dans son origine et un dans sa finalité.

¹⁰ « Avec tous les hommes de bonne volonté, les chrétiens ont à s'engager dans toutes les tâches par lesquelles vient le Règne de Dieu. Car le Règne ne se réalise pas seulement là où les hommes acceptent le baptême. Il vient aussi partout où l'homme est engagé dans sa véritable vocation, partout où il est aimé, partout où il crée des communautés dans lesquelles on apprend à aimer : famille, associations, nations. Il vient partout où le pauvre est traité comme un homme, partout où les adversaires se réconcilient, partout où la justice est promue, où la paix s'établit, où la vérité, la beauté et le bien grandissent l'homme. L'Église et les chrétiens accomplissent donc également leur mission comme hommes et comme chrétiens, chaque fois qu'ils s'engagent avec les autres hommes dans ces gestes qui font venir le Royaume. » (CERNA - Le sens de nos rencontres - p. 19, 4 mai 1979) (DC 1979, n. 1775, p. 1032-1044. NDLR.).

Selon le même Évangile, c'est au matin de la Résurrection que Jésus donne le titre de frères à ses disciples. Ceux-ci forment une nouvelle famille qui n'est pas fondée sur les liens de la chair et du sang. Elle est fondée sur la parole de Jésus-Christ qui « leur a fait connaître tout ce qu'il a entendu de son Père » (Jn 15, 15). La vitalité de cette famille dépend de sa fidélité à la parole reçue : « Ma mère et mes frères, ce sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique » (Lc 8, 21)¹¹. À la mesure de sa fidélité, cette famille devient signe d'une présence qui la dépasse. Cela, elle peut le comprendre en relisant son histoire en parallèle avec la vie de Jésus de Nazareth. Nous avons noté la résonance que la période galiléenne de Jésus a pour nos Églises. Mais cette famille est aussi bénéficiaire d'une promesse que, d'une certaine façon, nous voyons se réaliser chaque jour : « En vérité, je vous le dis, nul n'aura laissé maison, frères, sœurs, père, enfants ou champs, à cause de moi et de l'Évangile, qui ne reçoive le centuple dès maintenant, au temps présent, en maisons, frères, sœurs, mères, enfants et champs, avec des persécutions, et dans le monde à venir, la vie éternelle » (Mc 10, 29-30). Cela nous conforte dans notre conviction. Dans l'histoire commune de l'Église et des pays du Maghreb, quelque chose naît qui peut être les prémices du Royaume de Dieu qui vient. Ce Royaume est la vraie famille de Dieu où seront réunis « des hommes de toute race, langue, peuple et nation » (Ap 5, 9).

Malte, le 18 novembre 1999, en la fête de la Dédicace des Basiliques des Apôtres Pierre et Paul.

Les évêques de la CERNA

a b c f

SE COMPRENDRE

Rédaction: J.M. Gaudeul Administration: J. Tomas

SMA-PB - 5, rue d'Issy - 92170 Vanves - France

Tél. 01 46 44 21 71

Fax: 01 46 44 83 02

Abonnements (10 numéros par an, de Janvier à Décembre)

France: 26 € (175 F) - Etranger: 30 € (200 F) - CCP 15 263 74 H Paris

Site Internet: <http://www.comprendre.org>

adresse e-mail: contact@comprendre.org

¹¹ « La pérennité de l'Église dépend en premier lieu de l'authenticité de la vie spirituelle de ses membres et des communautés qui la composent. Dans la mesure où l'amour sera vivant dans l'Église, dans cette même mesure, celle-ci pourra regarder son avenir avec assurance, car cet avenir dépend surtout de la protection divine. En second lieu, les conditions de la pérennité de l'Église se trouvent en-dehors de ses limites visibles. Dans la mesure où l'amour fraternel sera vivant et agissant partout, cet amour sera la garantie de la vie de l'Église... Le dialogue du salut procède de l'amour, mais il est également foyer rayonnant de l'amour fraternel. Bien sûr, la tentation se présente facilement pour nous faire admettre que l'amour est un fondement bien fragile pour l'avenir de l'Église. Ne cédon pas à cette tentation. L'amour fraternel est de toutes les valeurs humaines celle qui résiste le mieux aux bourrasques de ce monde. L'amour finit toujours par surnager. En bâtissant l'avenir de l'Église sur l'amour, c'est à Dieu que nous faisons confiance, car "Dieu est Amour" (1 Jn 4,16) et nous, nous croyons à l'Amour » (Cardinal L-É. Duval - Présence fraternelle, 1980).